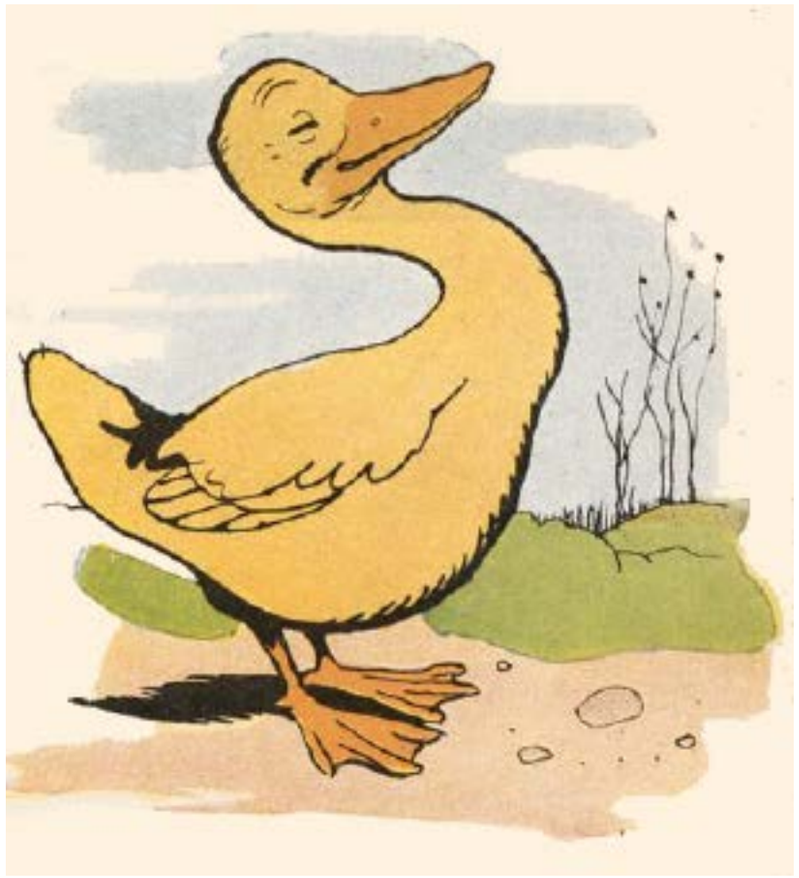
Première partie

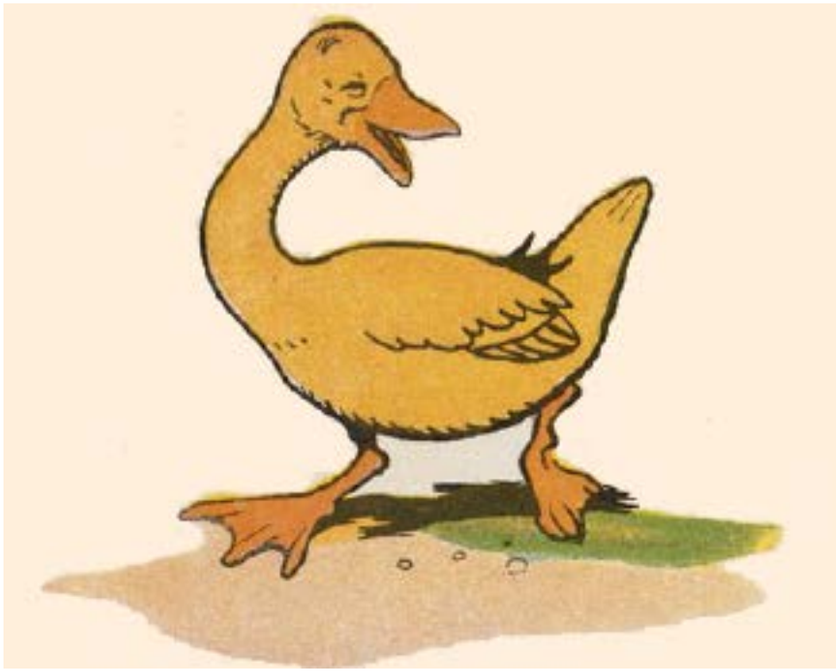


Gédéon s’amuse

Première partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson
pour «Le Cartable Fantastique»

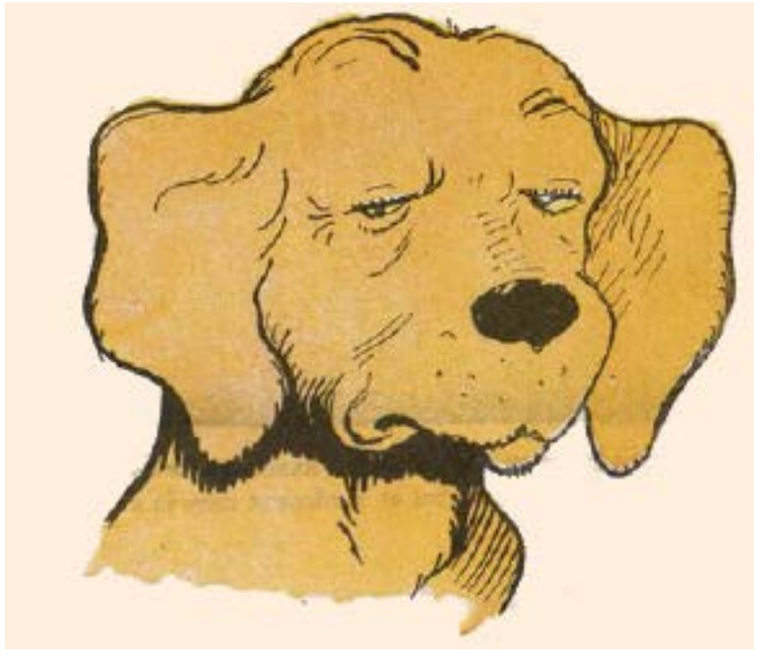


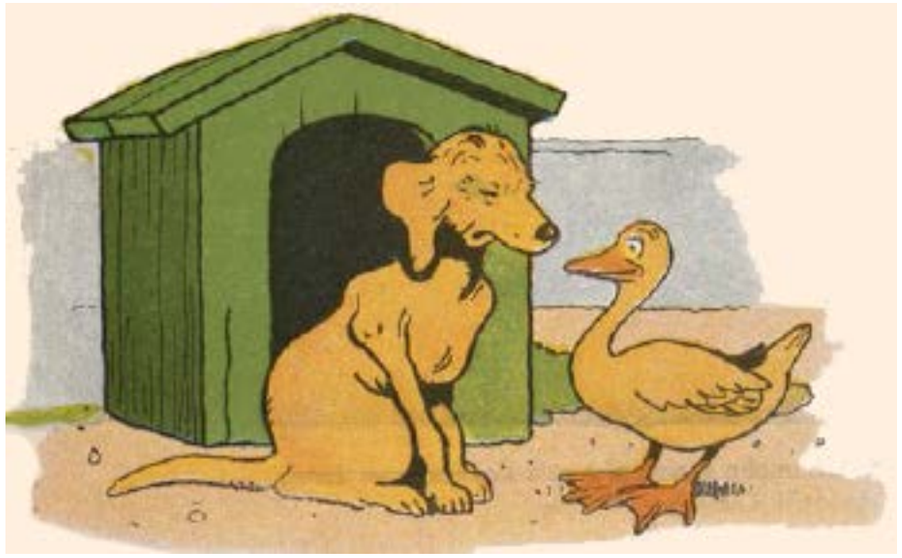
Ce matin. Gédéon s'était levé de bonne humeur.

La vie lui semblait belle : un large sourire illuminait sa face épanouie.

Gédéon se sentait heureux !

C'est dans ces belles dispositions qu'il rendit visite à son nouvel ami Faraut, vieil épagneul qui remplissait les délicates fonctions de chien de Domaine de la Héronnière.





— Eh ! bonjour, Faraut... Comment vas-tu ce matin ?

— Pas très bien... J'ai des vertiges et aussi des douleurs dans les jointures. Que veux-tu ? J'aurai vingt ans à la Saint-Jean prochaine. C'est un bel âge pour un chien !... Et puis, pour te parler franchement, je crains une autre infirmité ; je deviens dur d'oreille, ma garde se fait moins vigilante et j'ai bien peur que mon maître ne me conserve plus longtemps près de lui !

— Tranquillise-toi, mon vieux, dit Gédéon. Je t'aiderai à le garder ton Domaine de la Héronnière.

Et depuis ce jour, Gédéon couche dans l'herbe à quelques pas de la niche de Faraut.

À peu de temps de là, en pleine nuit, une ombre apparut au-dessus du mur de clôture.

Le domaine était menacé.

C’était un bandit nettement disposé à cambrioler M. Champlin le régisseur du Domaine.

Faraut n’avait rien entendu.

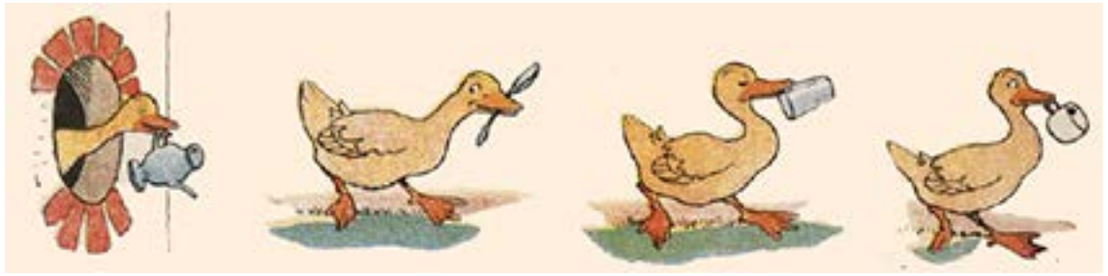
Mais il n’en était pas de même de Gédéon, qui en deux coups d’ailes gravit la clôture et se mit à pousser des « coin-coin » sonores et répétés.

Faraut, alors, sursauta et s’empressa de hurler.

M. Champlin, réveillé à son tour, passa en hâte un vêtement, sauta sur son fusil de chasse et fît une ronde dans les alentours.

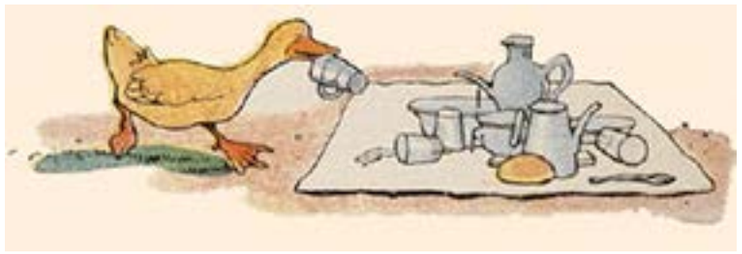
Mais le voleur, effrayé par les aboiements de Faraut, avait disparu à toutes jambes et s’enfonçait dans la nuit.

M, Champlin n’avait plus qu’à s’en retourner dormir et c’est ce qu’il s’empressa de faire.



De grand matin, avant que le personnel du domaine ne fut sur pied, Gédéon se rendit à l'office et sortit d'un buffet tout ce qu'il trouva d'argenterie de valeur.

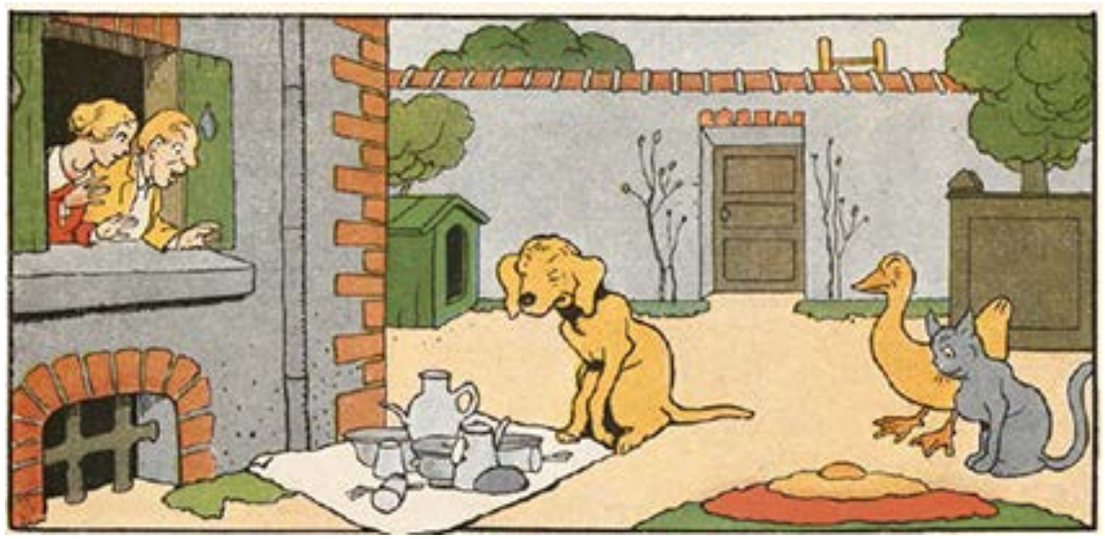
Doucement cette orfèvrerie fut déposée par lui sous les fenêtres mêmes de la salle à manger de la maison qu'habitait le régisseur.



Gédéon avait eu soin d'étaler, préalablement, sur le sol une nappe qu'il avait décrochée de la corde où elle séchait; et ce fut sur cette nappe qu'il disposa tous les ustensiles qu'il avait sortis de l'office : cafetières, théières timbales, fourchettes, cuillers, saladiers, soupières etc..

Quand tout fut ainsi disposé à son gré, il alla d'un pas tranquille chercher son ami Faraut, puis il l'amena sous les fenêtres de la maison.

— Faraut, lui dit-il, assieds-toi à cette place et ne bouge pas en attendant le réveil de M. et de Mme Champlin.



Quelques minutes après, les volets s'ouvrirent.

Le régisseur et sa moitié parurent à la fenêtre et poussèrent un cri de surprise !!!

Leur argenterie était là, sur la nappe, gardée par le bon vieux Faraut !!!

Ils reconstituèrent aisément les péripéties de l'aventure :

Un cambrioleur avait fait main basse sur l'argenterie qu'il se disposait à emporter soigneusement empaquetée dans la nappe.

Dérangé dans « son travail » par les aboiements furieux de Faraut, qui veillait fidèlement, le bandit, effrayé, avait abandonné son butin.

Le chien fut chaudement félicité, et, en récompense de sa vigilance et de son courage, il reçut une pâtée d'honneur composée des mets les plus appétissants.

— Brave Faraut ! dit Mme Champlin, c'est à toi que nous devons d'avoir conservé tous ces objets. Jamais nous ne nous séparerons de toi.

Et Faraut, après avoir copieusement déjeuné, s'endormit dans sa niche et fit de doux rêves.

Quand il se réveilla, son premier soin fut de remercier Gédéon du grand service qu'il lui avait rendu.

Faraut n'avait plus à craindre d'être mis à la retraite par ses maîtres.

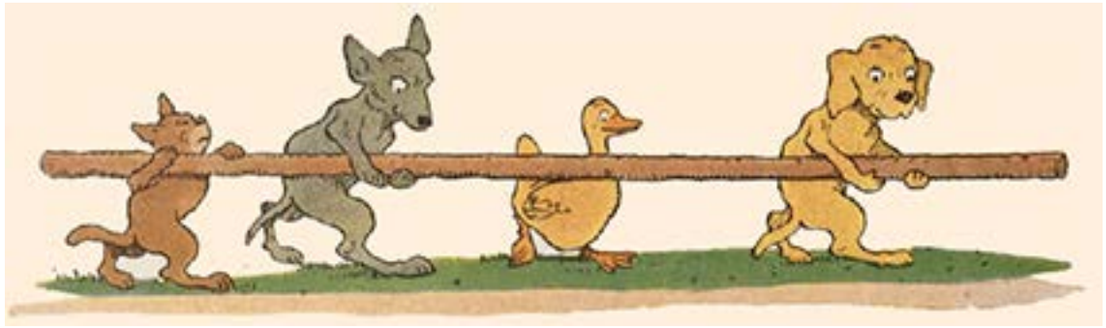
Dans une ferme environnante la garde était confiée à un bouledogue répondant à ce sobriquet ironique de « Tranquille »

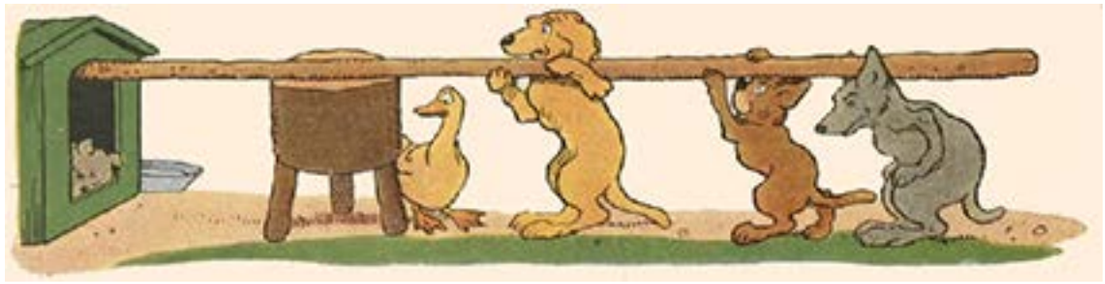
Son portrait pourrait se tracer en quelques mots : Hargneux, sans cœur, méchant et sournois.

Si un pauvre chien vagabond, fatigué ou affamé, s'approchait de sa niche ou de son écuelle, toujours abondamment pourvue de victuailles, Tranquille bondissait, découvrant de formidables crocs.

Aussi, le pauvre chien errant prenait-il vivement le large !!!

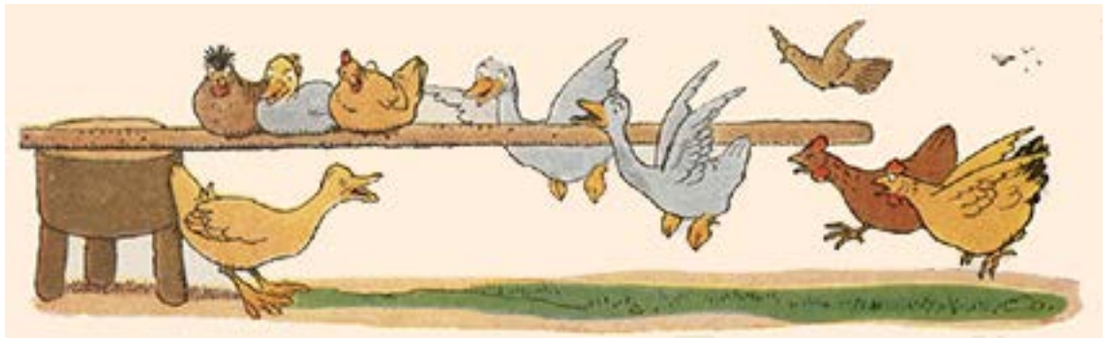
Gédéon qui avait assisté à nombre de scènes où la méchanceté du chien de garde se déployait à cœur joie, résolut de lui donner une leçon d'humanité.





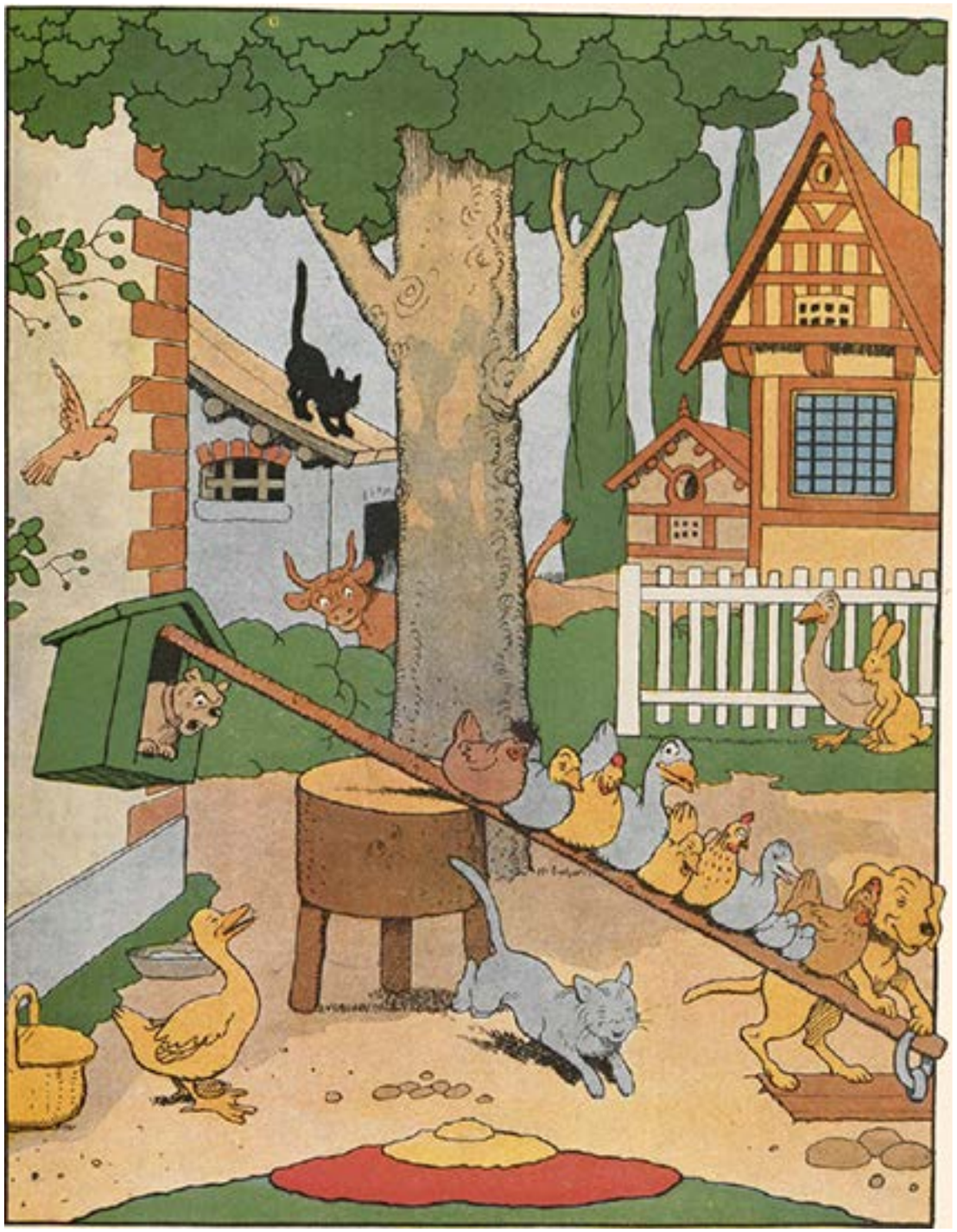
Profitant du sommeil de Tranquille, il prit en silence ses dispositions : sur ses indications, Faraut et deux de ses amis, Alfred, mâtin du Dauphiné et Oscar, Danois musclé, prirent chez le maître charpentier une perche de six mètres.

Avec d'infinies précautions, évitant surtout de réveiller Tranquille, ils placèrent la perche sur un billot, de telle façon qu'une de ses extrémités disparaissait dans la niche du chien de garde, alors que l'autre battait le vide.



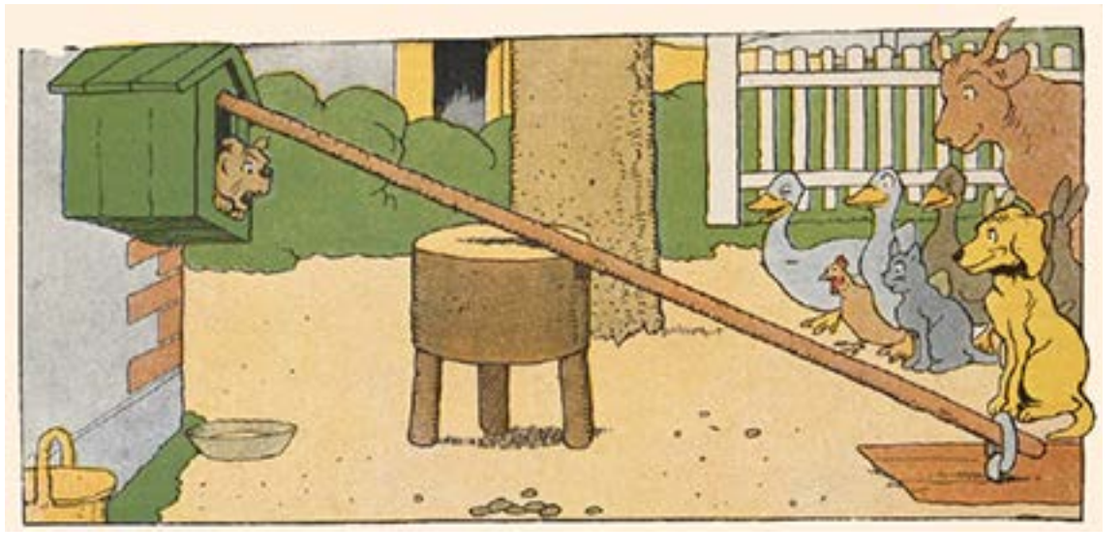
À l'appel de Gédéon, toutes les volailles de la ferme accoururent et vinrent se jucher sur l'extrémité libre de la perche.

Sous le poids d'une dizaine de volatiles, la perche bascula sur le billot, soulevant la niche de Tranquille et son propriétaire le chien se trouva tout à coup à trois mètres du sol !!!



Faraut fixa alors l'extrémité de fa perche dans l'anneau d'une trappe : le tour avait réussi et l'assistance chanta victoire !

Tranquille eut beau crier, aboyer, hurler, se démener : personne ne se dérangea pour lui porter secours.



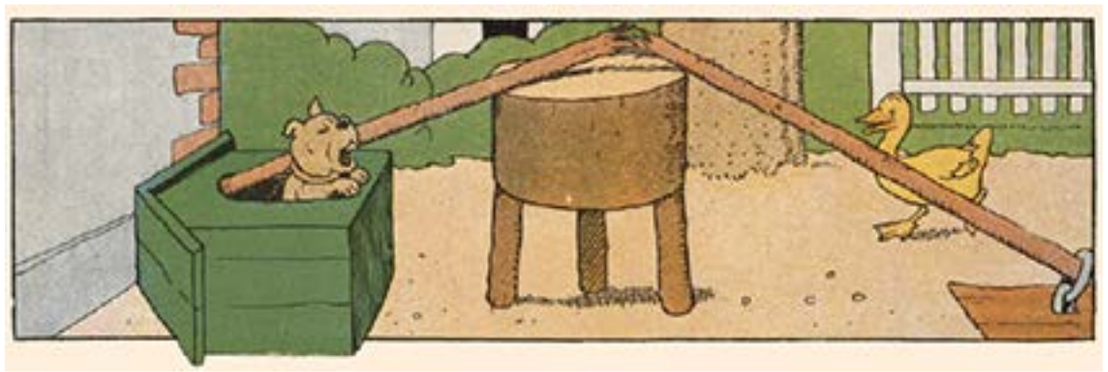
Faire un saut de trois mètres dans le vide ?

Impossible ! la chaîne qui le retenait ne mesurait que cinquante centimètres, et s'il s'était lancé ainsi dans l'espace, il se serait infailliblement étranglé.

Que faire ?

Vainement il supplia Gédéon de le délivrer.

— Non ... non..., tu resteras ainsi jusqu'à demain. Cela te punira de ta méchanceté, lui répondit le canard.



Dans la nuit, Tranquille fit de tels bonds dans sa niche, se démena avec tant d'ardeur, imprima enfin tant de secousses à la perche qu'enfin elle cassa par le milieu.

Quand, au matin, Gédéon vint rendre visite à sa victime, il la trouva étendue le long de sa niche, n'osant faire un seul mouvement.

— Délivre-moi, Gédéon, implorait le chien de garde.

— Quand tu m'auras promis d'être meilleur, quand tu m'auras juré d'être bon et compatissant pour ton prochain,

— C'est la carte forcée, grogna Tranquille, mais je fais le serment de devenir plus charitable.

Et, aidé de Faraut, Gédéon délivra Tranquille, ravi de cette tardive libération.

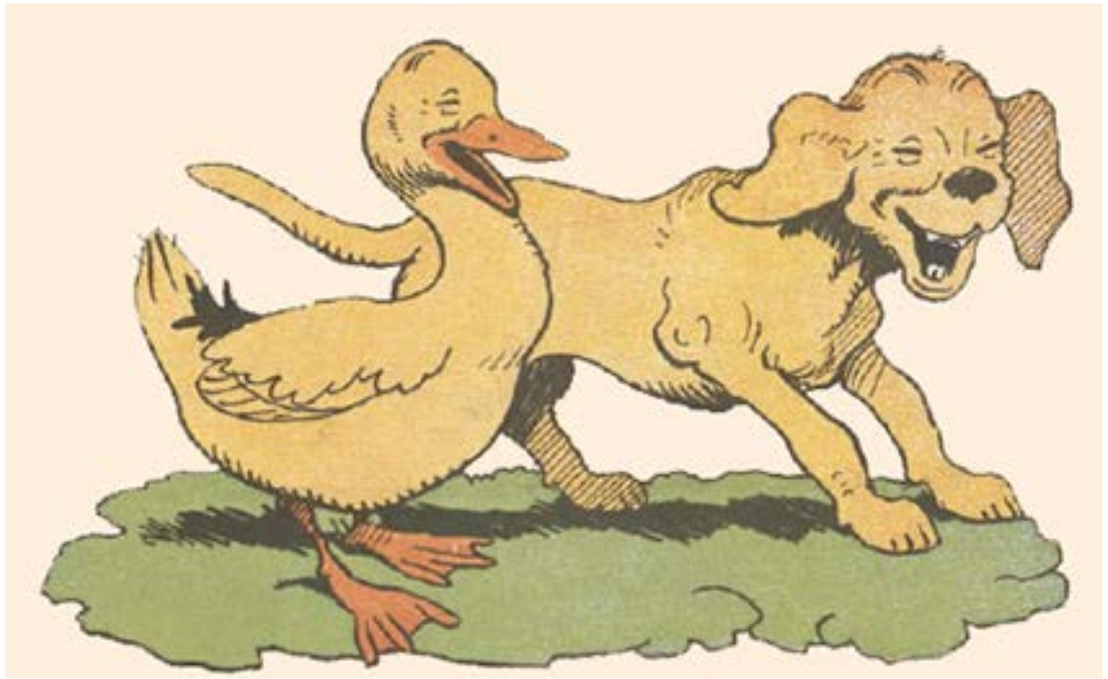
La leçon avait porté ses fruits.

Sous l'œil attendri de Gédéon, Tranquille partageait sa pitance avec les vagabonds du chemin !

Il était devenu — ô métamorphose ! — bon, sensible, généreux même et sociable !

Aussi tous les miséreux et les clochards des environs devinrent ses amis.

Tous les jours Tranquille avait au moins un invité à sa table.

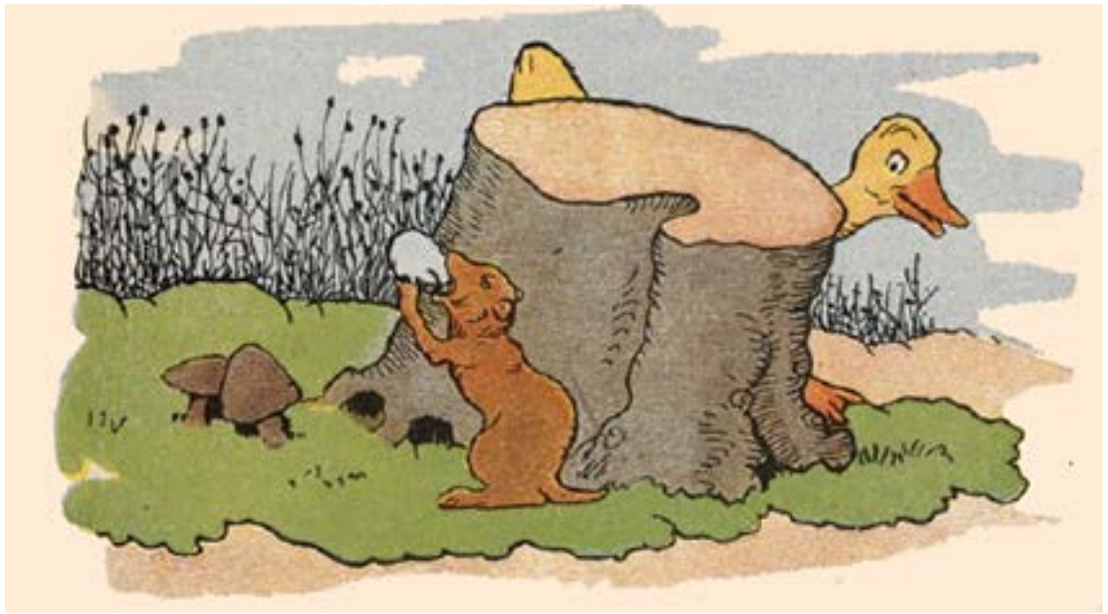


Faraut et Gédéon s'amusaient follement de l'aventure.

Pour se distraire, et aussi dans le but de faire le bien, ils envoyaient à Tranquille tous les chiens errants qu'ils rencontraient.

Le chien de garde avait tous les jours de nouveaux convives à sa table.

Jamais il ne refusait un invité (qu'il invitait lui-même) de peur des représailles que Gédéon lui aurait ménagées.



Depuis quelques semaines, les fermières des environs se plaignaient entre elles de la disparition des œufs qu'elles plaçaient pour être couvés.

Gédéon résolut de trouver le voleur.

Après une surveillance de quelques heures, il aperçut une belette qui, tranquillement, à l'abri d'un trou d'arbre, gobait un œuf

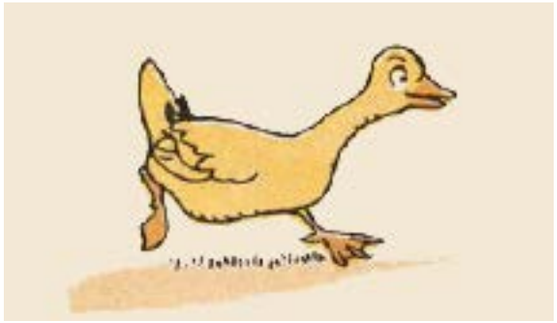
— Je vois maintenant où passent les œufs des couvées !!! Il est temps d'arrêter ce trafic.

Gédéon revint alors à la ferme où il trouva Tigrette en larmes.

Il ne restait plus que deux œufs dans toute la couvée de la vaillante petite poule.

— Ne pleure pas, Tigrette, dit le bon canard, la belette qui a mangé tes œufs sera punie !

Instantanément une idée traversa l'esprit de Gédéon.



Chez notre brave canard, les idées ne sont pas longues à naître, et moins longues encore à prendre corps pour une prompte réalisation.

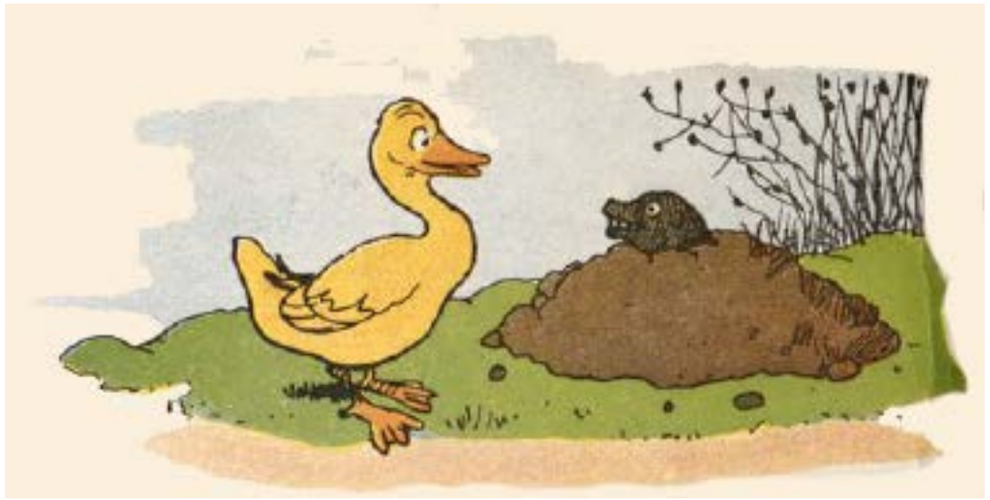
Le voici donc devant la taupinière de Réglisse.

— Bonjour, ma chère Réglisse !

— Bonjour, ami Gédéon !

— J’aurais besoin de tes services.

— Parle, Gédéon.

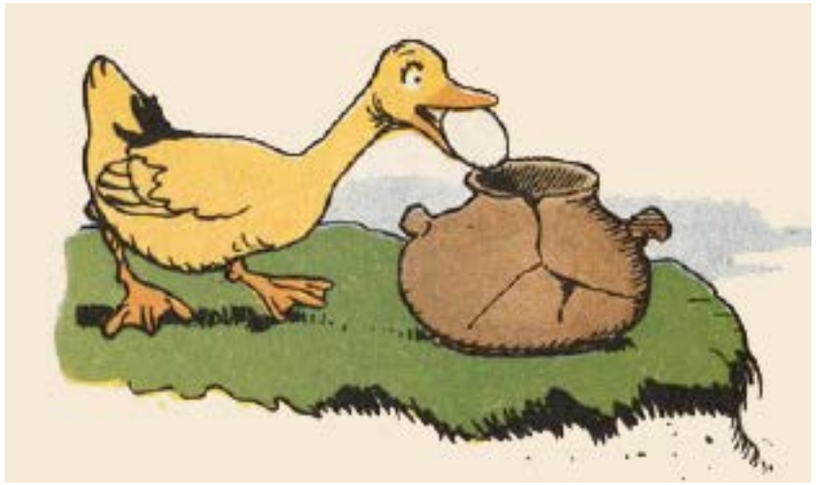


— Eh bien, voici : Tu vois ce petit talus, là-bas au tournant du chemin ? Il s'agirait de conduire ta taupinière jusqu'à cet endroit.

— Entendu, mon cher Gédéon. Je me mets immédiatement au travail.

— Quand tu seras arrivée à cinquante centimètres du talus, tu t'arrêteras pour rejeter la terre de ta galerie.

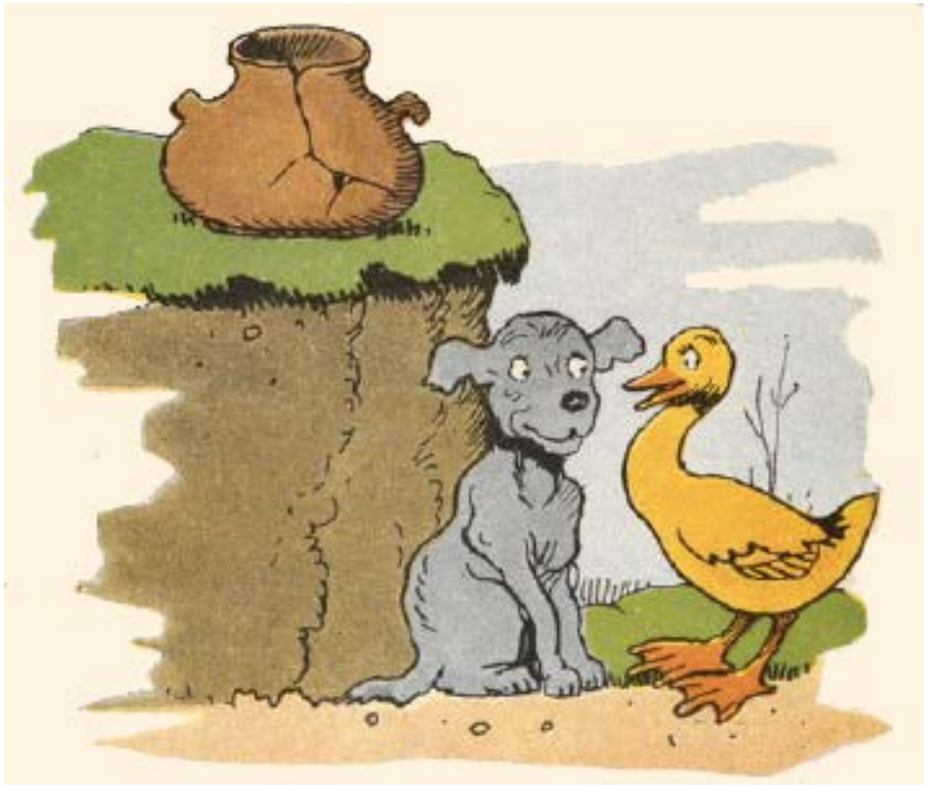
Aussitôt dit, aussitôt fait.



Et tandis que Réglisse se met au travail, notre bon canard est allé prendre un œuf dans un poulailler, pour le placer au fond d'une vieille marmite en terre qu'une ménagère avait depuis longtemps déjà, abandonnée au bord même du talus indiqué à la taupe par Gédéon.

À ce moment, notre canard aperçut un malheureux chien perdu, qui cherchait sa nourriture le long des chemins.

— Tu as faim, dit Gédéon à l'animal errant ? Que veux-tu pour déjeuner ?



— J’ai tellement faim que je ne serais pas difficile. Je me contenterais d’un mulot !!!

— Je t’offre mieux que cela : je vais te payer une belle belette, bien grasse, bien à point, qui tous les jours passe en ce même endroit.

— Bien, Gédéon... merci... Qu’y a-t-il à faire ?

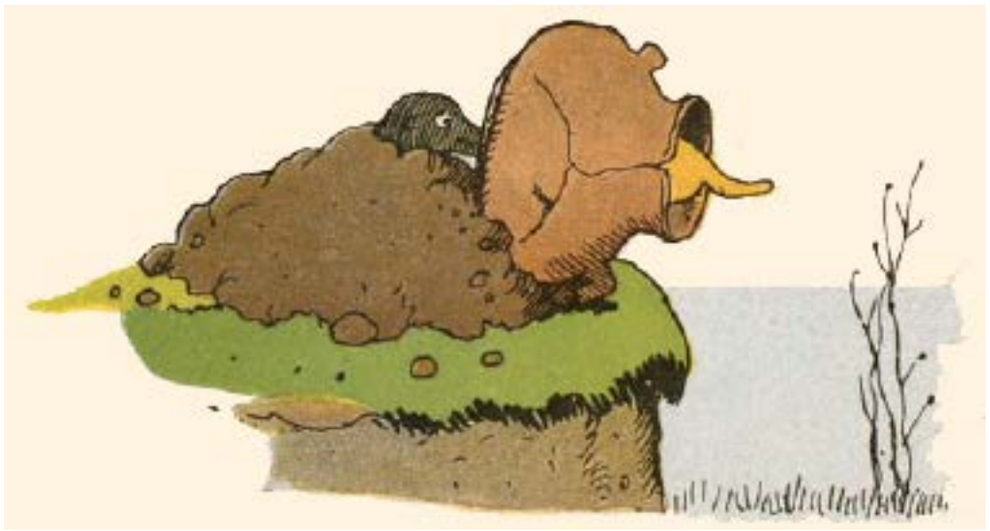
— Pas grand-chose. Place-toi au pied du talus et attends.

À ce moment, la belette arrivait du bois se dirigeant sur la marmite convoitée que chaque jour elle inspectait dans l'espoir d'y rencontrer quelque alléchante bestiole.

Vite elle regarda dans l'intérieur du récipient, et poussa aussitôt un cri de surprise admirative : un œuf !!! quelle aubaine !!!

Et elle disparut dans l'intérieur de la marmite.

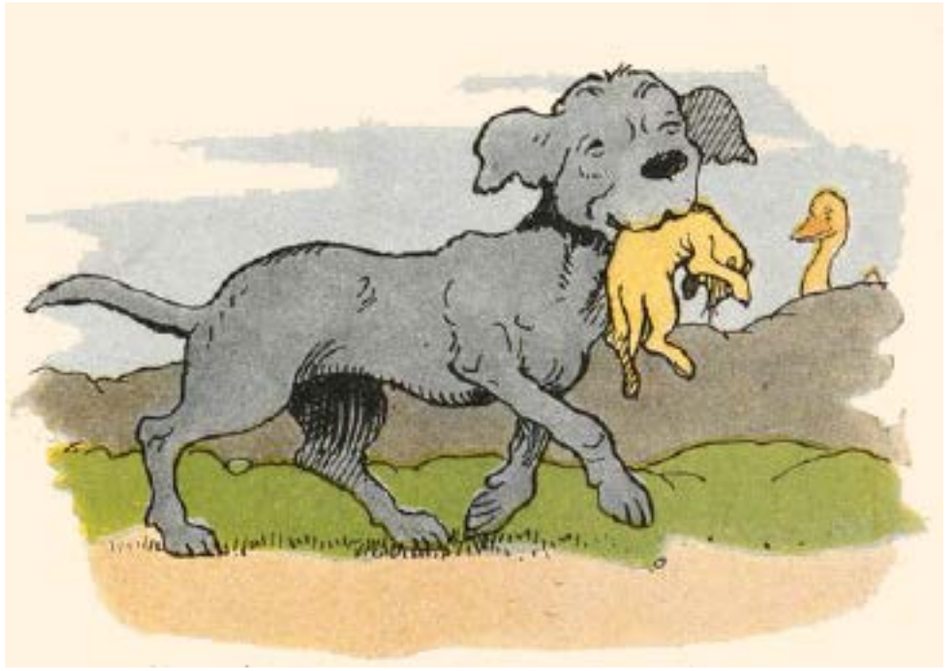
À ce moment, Réglisse était parvenue à destination.



La taupinière émergea de terre, elle grandit, s'enfla, soulevant la marmite qu'elle fit basculer en un rien de temps.

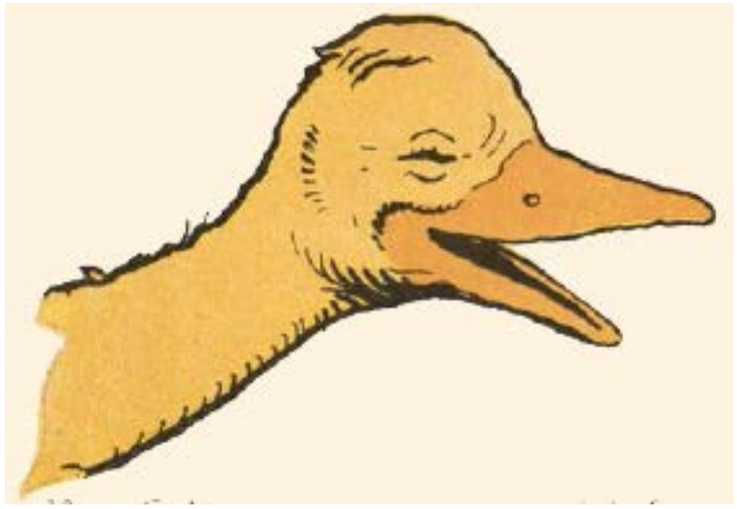
Le récipient tomba au pied du talus et se brisa en mille morceaux.

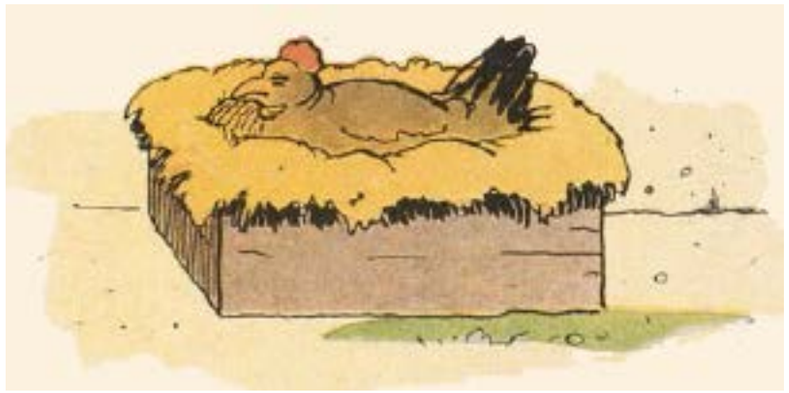
Alors apparut, aux yeux du chien vagabond, la belette bien en chair, bien grasse, bien à point, telle que l'avait promise Gédéon.



La bête, étourdie par le choc, se laissa prendre sans résistance par le chien, qui fit ce jour-là un festin dont il se souvint longtemps.

Quand bien plus tard il rendit le dernier soupir, deux mots caressaient ses lèvres : Belette et Gédéon !!!





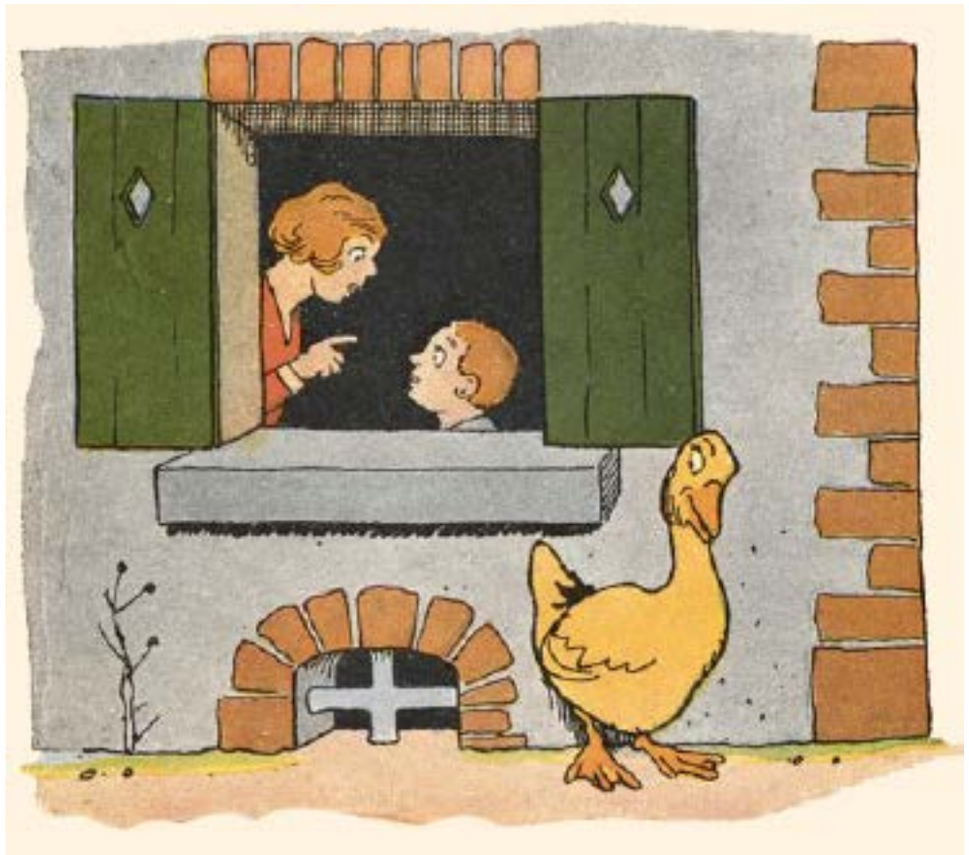
Gédéon, tout joyeux, retourna à la ferme et passa l'inspection des poulaillers.

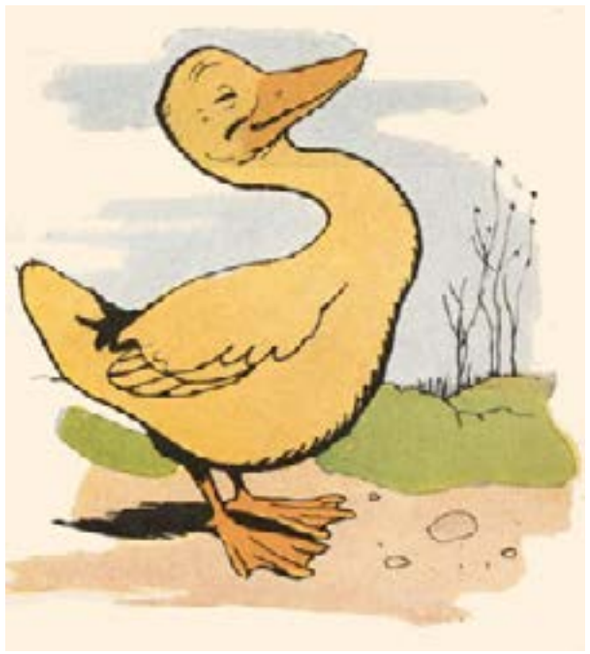
Partout, les couveuses étaient à leur poste.

Pas un œuf ne manquait à l'appel !!!

Les couvées qui suivirent furent prospères et bien venues.

Quand le bon canard eut terminé son inspection, il passa devant la maison de la fermière.

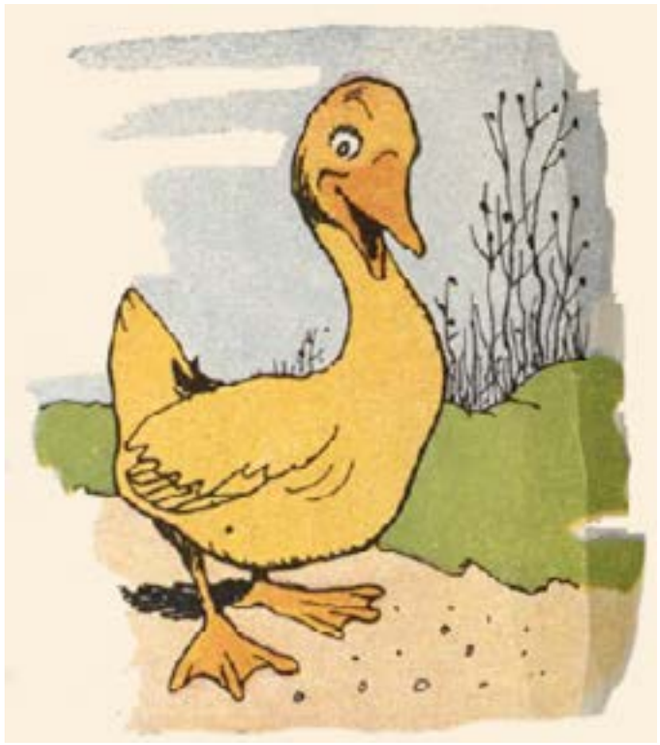




— Pourquoi, demandait la fermière à son fils, n'as-tu pas partagé avec ta sœur la pèche que je t'ai donnée ?

— Mais maman, j'ai fait mieux que cela : Je lui ai donné le noyau. Elle n'a qu'à le planter et, l'an prochain, elle aura un pécher pour elle toute seule !

Voilà un gamin qui a le sens pratique, pensa notre ami canard en souriant dans sa plume !!!

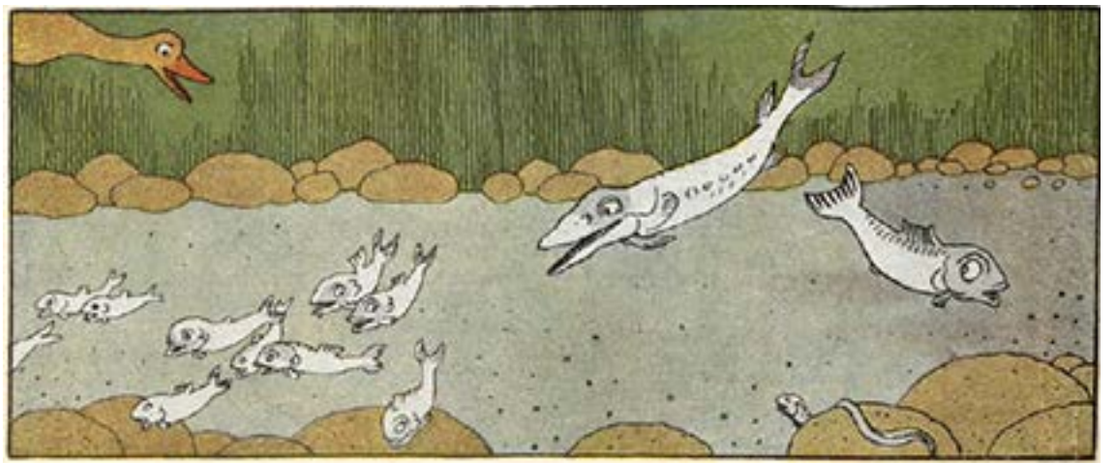


Souvent, le matin, passant par un petit chemin, Gédéon avait remarqué la mine déconfite d'un pécheur, le père André, qui tous les soirs, invariablement, rentrait bredouille.

— Où sont les bonnes pèches d'antan, mon vieux Fortuné ? disait-il à son brave chien, qui semblait l'approuver.

Gédéon se mit dans l'idée de savoir pourquoi le poisson se faisait si rare.

Il gagna la rivière, fit un plongeon.



Devant lui une bande de carpillons fuyait devant la gueule formidable et menaçante d'un gros brochet.

— Voilà le grand dévastateur, le parasite qui, misérablement, dépeuple la rivière. Brochet, tu vas compter un peu avec moi !

Et tel un général, à la veille d'une bataille, Gédéon mit debout un plan grâce auquel la gent aquatique allait être débarrassée de son plus mortel ennemi.

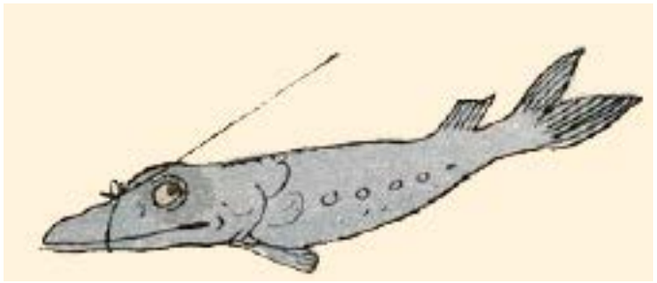
Gédéon avait pensé ainsi : les lapins se font prendre dans les collets.

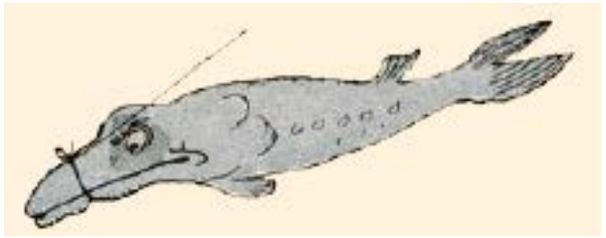
Pourquoi ne prendrait-on pas de la même façon un vulgaire brochet ?

En deux temps et trois mouvements une installation fut imaginée et mise en œuvre : une ficelle attachée d'un coté à un pieu enfoncé au bord de la rivière, et de l'autre côté un nœud coulant ordinaire.

Gédéon saisit la ficelle, côté du nœud coulant, et plongea dans la rivière.

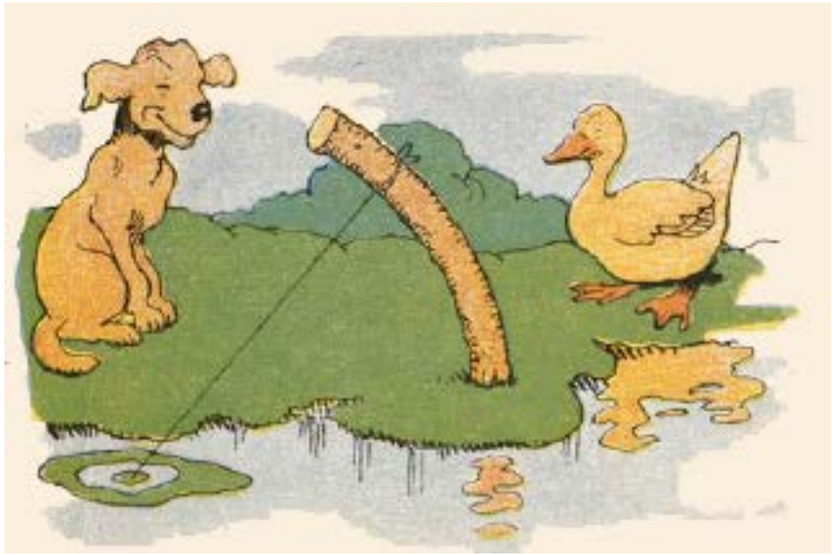
Bien entendu il se plaça sur le passage du brochet.





Quand le monstre se trouva à sa portée, Gédéon se lança à sa rencontre, ouvrant tout grand le collier-piège, et dès que le brochet eut engagé son horrible tête dans la boucle de la ficelle, Gédéon n'eut plus qua tirer de toute la force de ses pattes.

Le brochet, la mâchoire emprisonnée dans la boucle qui se resserrait d'autant plus qu'il bougeait, était pris et bien pris.



Vite remonté sur la rive, Gédéon, en compagnie de Faraut, assista à la fin lamentable du poisson, s'esclaffant devant les secousses que la bête imprimait au pieu dans ses suprêmes soubresauts.

Soudain survint le pécheur.

Il s’arrêta devant les deux amis.

— Oh ! Oh ! dit le père André... Il faut que la pêche soit bonne pour faire ainsi ployer ce pieu de cette force !!!

Le bonhomme alors, rassemblant toute son énergie musculaire, tira sur la ficelle et ramena sur la rive l’énorme brochet.

— La voilà donc l'explication de mes mauvaises pêches !!! s'écria-t-il. Le voilà, le fléau de la rivière !!!

Une minute plus tard, l'animal était étalé sur l'herbe.

Le père André le délivra de la ficelle meurtrière, le prit sous son bras et se rendit au village, où il excita l'admiration des habitants qui n'avaient jamais vu pécher semblable poisson.

Depuis le jour de la disparition du brochet, les pêches du père André sont redevenues fructueuses.

Le pays possédait un avare de la plus belle eau.

Un avare qui aurait rendu des points à Harpagon.

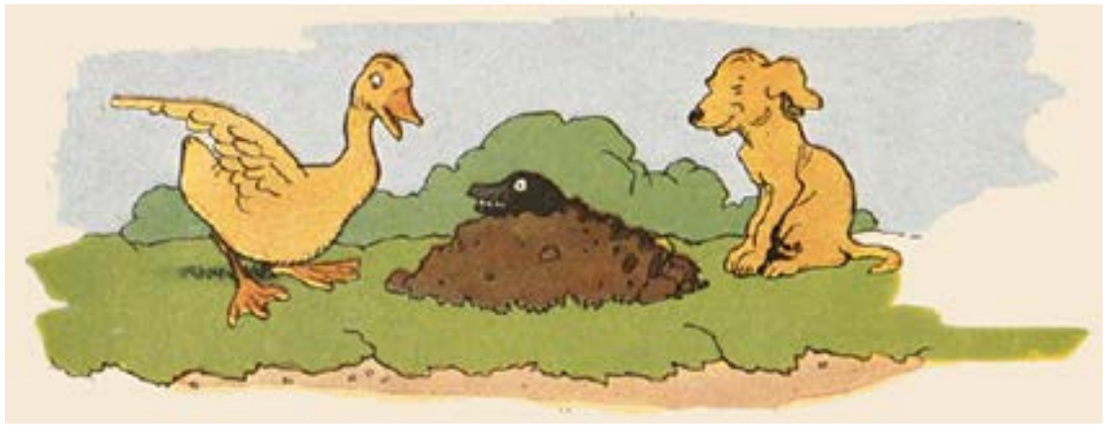
Il aurait tondu un œuf et coupé un cheveu en quatre.

Notre avare répondait au nom délicieux de Grippesol.

De sa vie Grippesol n'avait fait l'aumône, et jamais il n'avait secouru un de ses semblables qui fut dans le malheur.

Une nuit d'Août, en se promenant dans la campagne, Gédéon aperçut Grippesol, qui enfouissait son trésor dans un trou, au pied d'un chêne, honneur de son jardin.

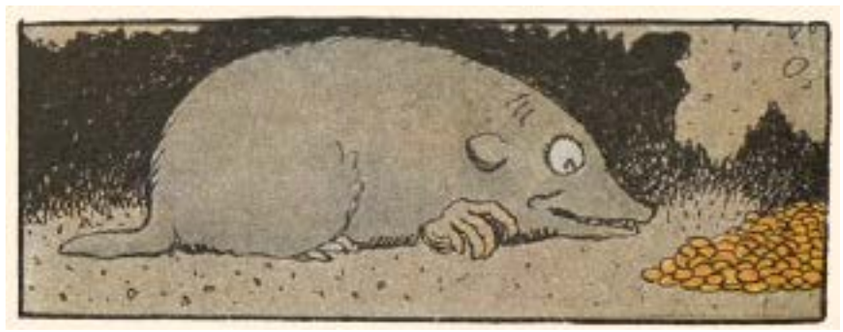
Instantanément Gédéon se mit en tête de prélever une sorte de dime sur le trésor de Grippesol, afin de secourir les pauvres en détresse.



Pour mener à bien son projet, il alla trouver son amie, la bonne Réglisse, et lui tint ce propos :

— Réglisse, tu vas aujourd'hui conduire ta taupinière jusqu'au jardin de Grippesol, tu sais le vieil avare ? Tu creuseras le sol autour du gros chêne, l'honneur de son jardin, jusqu'à ce que tu aies rencontré le trésor de ce vieux rapace. Dès que tu découvriras les pièces d'or, tu en prendras une vingtaine que, vite, tu m'apporteras.

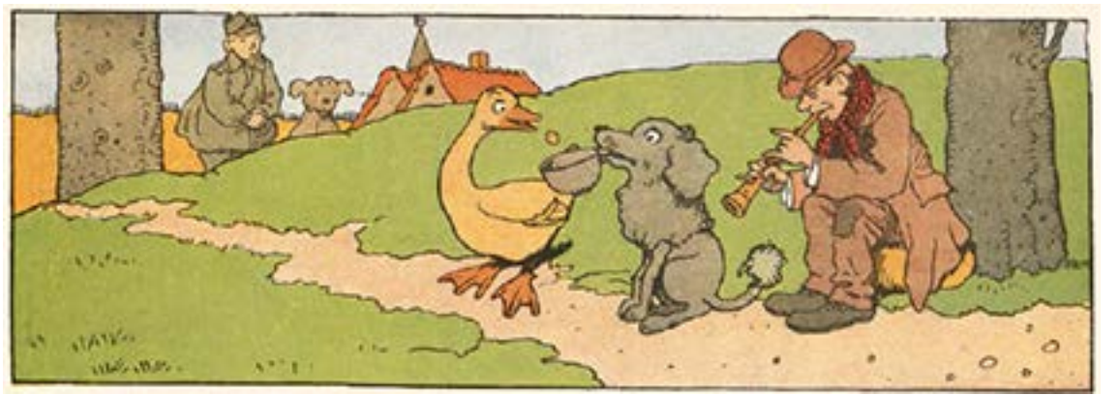
— Compte sur moi, lui répondit Réglisse. Tu sais combien je te suis dévouée quand il s'agit de faire le bien.



Et toute la matinée, Réglisse travailla à creuser le sol.

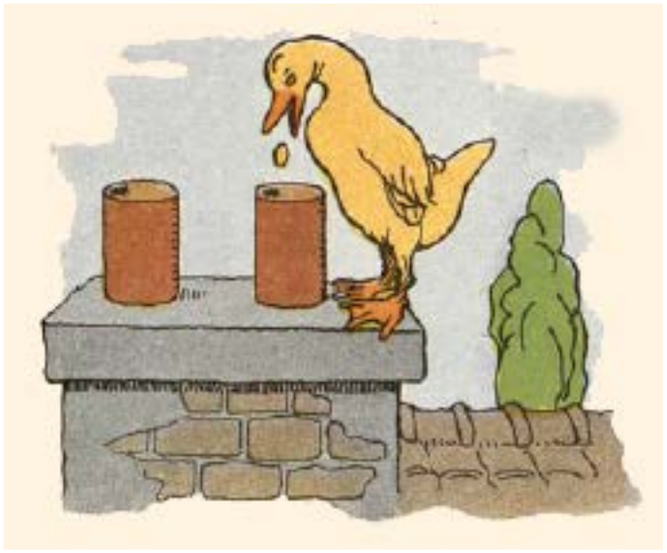
À midi, elle avait découvert le trésor.

Une heure après, elle remettait à Gédéon la première belle pièce d’or de vingt francs.



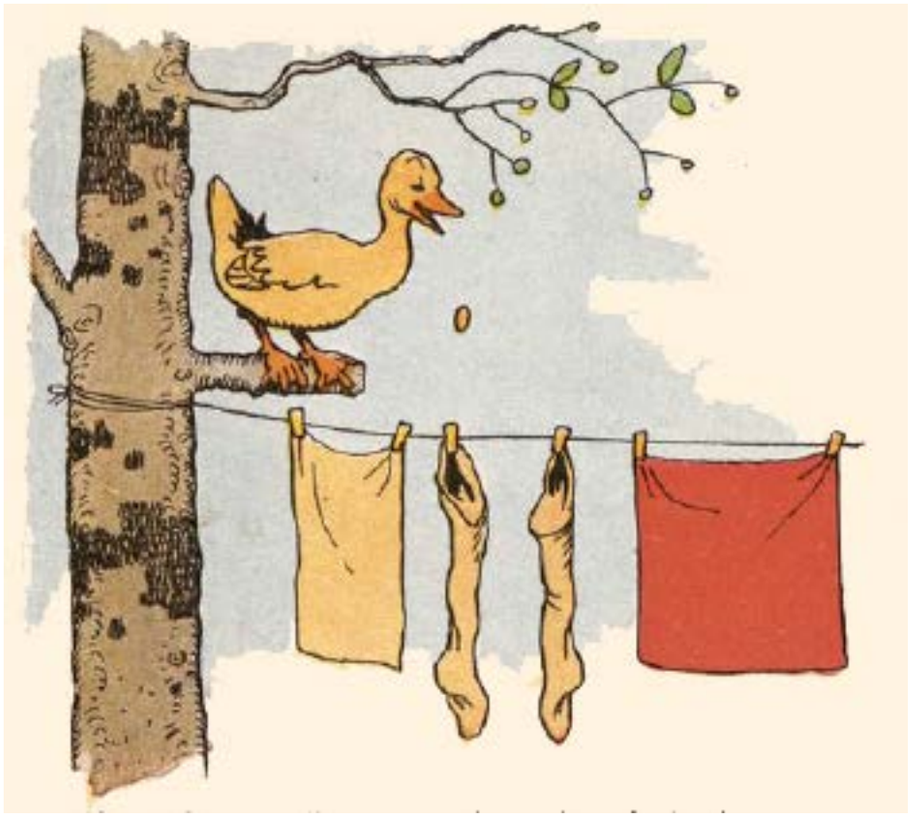
Gédéon prit la belle pièce et vite il s'en fut la jeter dans l'escarcelle d'un pauvre vieil aveugle, victime d'un accident.

Son bienfait accompli, le canard retourna vers son amie la taupe et lui demanda quelques pièces d'or qu'il destinait au fermier Bouju, dont la récolte avait été, en partie, détruite par la grêle, et qui, momentanément, se trouvait assez gêné.



C’est par la cheminée que Gédéon fit tenir au fermier les pièces précieuses.

Elles tombèrent dans la marmite où mijotait la soupe du soir, et ce fut dans son assiette que Bouju trouva l’aubaine.

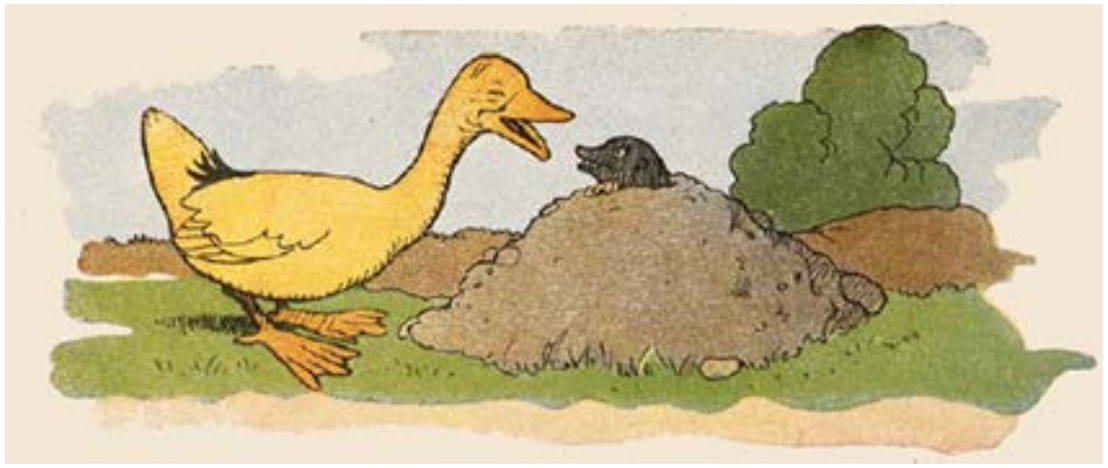


Gédéon alla ensuite placer deux louis dans une paire de bas qui séchaient sur une corde en plein air.

L'or fut accueilli comme il méritait de l'être par la propriétaire des bas, une malheureuse femme infirme qui n'avait même pas d'argent pour acheter le charbon et le bois nécessaires à passer l'hiver.

Enfin, le bon canard s'en fut de bon matin placer quelques pièces d'or sur la fenêtre d'une pauvre veuve, qu'un propriétaire sans cœur voulait faire saisir pour se payer des deux termes que la malheureuse femme lui devait.

Grâce à Gédéon, les quittances furent acquittées.



Gédéon tint à remercier sa bonne amie Réglisse de l'avoir si bien secondé dans l'accomplissement de ses bonnes actions, puis il revint vers le village.